Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 43 (1914)

Heft: 17

Rubrik: Impressions de voyages

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

IMPRESSIONS DE VOYAGES

CHERS COLLÈGUES,

Encouragé par l'intérêt que vous avez porté à mes récits antérieurs, je viens encore cette fois solliciter pour un moment votre bienveillante attention en même temps que votre indulgence pour les trop nombreuses imperfections que vous remarquerez dans la rédaction de ces quelques notes, prises au hasard dans mes nombreux souvenirs de voyage.

Que peut donc me demander encore et quel intérêt peut prendre au récit de ces souvenirs mon honorable auditoire ? Telle est la réflexion que je fais ; telle est la question que je me pose au moment de préparer ce modeste travail.

En effet, quoi de plus simple, de plus banal et de moins poétique que de prendre son sac et sa valise pour s'en aller en gare de Fribourg demander un billet pour Turin ou pour Genève, suivant que l'on veut gagner la Méditerranée par la Provence ou par la Ligurie, de filer sur les ailes de la vapeur vers le Simplon ou vers le Mont-Cenis pour passer en Toscane ou en Corse ? Assurément il n'y a rien là que de très simple et rien qui sorte de la banalité.

Et puis, lorsque après avoir roulé sur les rails deux jours et une nuit, même si vous ajoutez à cela une traversée d'une douzaine d'heures sur la « Grande Bleue », le botaniste arrive sur les lieux qu'il veut explorer, qu'il rayonne en tout sens, explore les falaises rocheuses ou les plages sablonneuses, s'enfonce dans les maquis et les forêts à la manière d'un sauvage, escalade les montagnes, chassant à la plante au lieu de chasser au poil ou à la plume, que peut-il donc lui arriver de bien extraordinaire ; de quel intérêt peut bien être le récit de ses aventures ?

Messieurs, je devine votre réponse. Oui, dites-vous, tout cela est bien simple pour vous, qui faites ce métier depuis de longues années ; mais pour nous, c'est autre chose. Que d'impressions vous devez ressentir ! Que de choses vous devez voir ! Que de craintes, que d'embarras, que de périls vous devez affronter ! Que de singularités, de bizarreries dans les habitudes et les mœurs de ces peuples au contact desquels vous séjournez pendant la plus grande partie de la saison !

Donc, Messieurs, nous voilà d'accord ; je commence à croire que mes récits ont pour vous quelque saveur ; qu'ils

ont pu vous intéresser et le pourront encore. Mais que choisir ? A quel souvenir m'arrêter ? Vers quelle plage lointaine vous prierai-je de m'accompagner ? Le choix est si vaste, mes moyens si faibles, ma mémoire si ingrate, le temps si limité. Si vous le voulez bien, nous allons filer vers la Corse.

Après cinq années d'explorations dans les Alpes-Maritimes et le littoral de la Méditerranée, je fus pris d'un irrésistible désir de visiter cette île enchantée. A cette époque, il ne s'agissait nullement de rattacher cette terre à mon domaine d'explorations pour l'étudier à fond. J'aurais traité d'insensé qui me l'aurait proposé, de chimérique une telle conception. Aujourd'hui les choses n'en sont plus là. Après de nombreux voyages, j'en arrive à pouvoir compter sur mes doigts les plantes qu'il me reste à chercher en Corse. Mais au départ pour le premier voyage, mon seul désir était de voir cette île célèbre, de visiter une partie de son littoral et de faire l'ascension d'une sommité quelconque, d'y faire comme on dit une « croisière », une enlevée, au hasard de la fortune.

Et certes, si la tentation était forte, ce n'était pas sans raison. Je connaissais d'avance les merveilles de la végétation de cette belle terre. Je m'y sentais attiré par la certitude d'y faire une ample moisson. C'était bien là la principale raison, mais ce n'était pas la seule. Le point de vue pittoresque avait aussi sa part dans l'attraction que la Corse exerçait sur mon imagination.

Surgissant des flots bleus de la Méditerranée ainsi qu'une corbeille éblouissante de verdure et enivrante de parfums, la Corse dresse majestueusement vers le ciel le massif altier de ses monts casqués de neige. On a dit qu'elle est la plus belle île du monde. C'est au moins certainement la plus admirable de ce bassin méditerranéen qui pourtant sertit d'émeraude tant d'admirables joyaux. Les Grecs, jadis, la surnommèrent « Kallistè », la très belle. Mais la nature seule l'a embellie. Les hommes n'y exercèrent que des ravages. Le génie des conquérants n'y laissa aucune trace d'art. Envahisseurs Romains, Goths, Arabes, Gênois ou Pisans ne survivent que par les pierres frustes des citadelles farouches perchées sur les rochers ou échelonnées le long de ses rivages.

Que dire de l'infinie variété de ses climats et de sa flore ? En quittant à l'aube Ajaccio, Bastia, Calvi ou Sartène, on peut dans la même journée contempler la flore africaine, la flore provençale, la flore tempérée et la flore nivale. On peut se reposer le matin sous les orangers en fleurs, parmi

les cactus luxuriants et déjeuner au milieu du jour au seuil du froid, à la lisière des neiges fondantes. On peut aspirer l'arome pénétrant des maquis, frissonner dans les gorges sauvages, s'enfoncer sous le dôme des forêts presque inviolées, traverser les torrents rageurs, gravir les sommets de porphyre et de basalte pour revenir le soir respirer la brise de la mer, sur le quai du port, à la clarté de la lune, et écouter le flot grondant du golfe qui frange de phosphorescence les blocs granitiques du rivage.

Laissez-moi, après vous avoir dit un mot de la nature et des choses, Messieurs, vous parler des hommes et de leurs mœurs.

Quelques voyageurs grincheux et des observateurs superficiels ont fait aux Corses sur le continent une réputation détestable. Quand on a dit que les Corses sont paresseux, violents et vindicatifs, on croit les avoir définis complètement. Certes, le sol qui est d'une grande fertilité n'est pas suffisamment cultivé ; le maquis, fouillis d'arbustes impénétrables, couvre d'immenses étendues de terrain ; mais si la culture ne s'est guère développée jusqu'ici, cela tient à ce que l'insulaire sait se contenter de peu et surtout à l'insuffisance des voies de communication, à l'absence des débouchés pour les produits du pays, et surtout précisément à ces préjugés enracinés, à cette sotte prévention des continentaux et surtout des Français pour tout ce qui vient de Corse. Le manque de capitaux empêche aussi la mise en valeur de nombreuses terres. Les bois des immenses forêts qui couvrent encore 175,000 hectares n'ont presque pas de valeur, faute de moyens de transport, de l'outillage nécessaire pour une exploitation rationnelle. Le stère de bois de pin larix, conifère majestueux de 30 à 40 mètres qui, mélangé au pin maritime, couvre des étendues immenses dans les montagnes de l'intérieur, trouve à peine des preneurs pour 2 fr., 2 fr. 50. Les châtaigners au tronc énorme, les hêtres géants auprès desquels les plus gros des nôtres ne seraient que des nains, représentent un capital dormant d'une valeur incalculable. On m'a affirmé qu'il n'y a qu'une seule scierie mécanique dans le pays, celle de Ghisoni, petite ville située à la lisière de la grande forêt de Marmano, au pied des rochers fantastiques du Christe Eleison et du Kyrie Eleison. Enfin, le morcellement de la propriété nuit aussi considérablement à l'exploitation. Nombreux sont les propriétaires qui possèdent jusqu'à dix pièces de terre, distantes entre elles de plusieurs kilomètres ; nombreux sont aussi les paysans qui, pour toutes ces raisons et faute

de l'outillage nécessaire, ne gagnent que misérablement leur vie malgré un continuel et rude labeur.

(*A suivre.*) F. JAQUET.

CERCLES D'ÉTUDES [1]

Le premier dimanche d'octobre 1911, l'Union des Cercles d'études de la banlieue Ouest tenait à Clichy son cinquième congrès. Son Eminence le cardinal Amette, archevêque de Paris, avait bien voulu en accepter la présidence. A l'issue de la réunion, il félicita les membres des Cercles d'études, résumant ainsi leur œuvre : « Etudiez pour garder vos croyances et pour les défendre. C'est pour cela que vous unissez vos efforts. Isolés vous seriez impuissants ; groupés et unis vous serez forts et vous vous ferez respecter. » Tel est bien, selon nous, le but principal que doit se proposer tout cercle d'études : « Quiconque, dit l'abbé Beaupin, se contentera à notre époque d'entourer l'âme de l'enfant et du jeune homme de toutes les précautions capables de les mettre à l'abri des tentations de toutes sortes qui peuvent les assaillir n'aura accompli qu'une partie de sa tâche : il les aura préservés momentanément, il ne les aura pas formés. Nous devons chercher à préparer à l'Eglise des chrétiens complets, instruits de leur religion, possédant une vertu intègre et nous n'y parviendrons que dans la mesure où nous aurons éclairé leur foi, affermi leur moralité, développé en eux le goût et la science de l'apostolat. Le but des œuvres de jeunesse est donc de préparer à l'Eglise des croyants, à la Patrie des citoyens, à la société des valeurs. Or, le Cercle d'études est celle qui semble concourir le plus directement au but que nous venons de marquer. Au point de vue religieux, le plus important de tous, le Cercle d'études aidera le jeune homme catholique à acquérir une connaissance plus méthodique et plus approfondie des vérités de la foi. Au point de vue social, il lui apprendra sur quels principes chrétiens repose la bonne organisation des sociétés humaines : quel est le rôle de l'individu, de la famille et de l'Etat. Au point de vue moral et civique enfin, il sera initié aux règles du devoir. »

Pour atteindre ce but, quelles qualités doivent régner

[1] Article communiqué par M. le Dr Dévaud, professeur à l'Université.